



Anastasie Coquet était l'amie intime de Martha. (Page 238.)

débarrasser de sa femme, il faudra bien qu'il revienne nous trouver. Il parlait du duc et de la duchesse. Je croyais qu'elle était morte, je n'ai pas compris ce qu'ils voulaient dire, et je m'étais promis de m'en expliquer ce soir avec Cador.

— Merci, Martha, répondit le jeune homme, je veillerai. Mais tu ne m'as pas répondu. T'engages-tu à me prévenir si tu apprenais quelque chose à ce sujet?

— N'est-ce pas ce que je viens de faire? répondit Martha en rougissant.

— C'est vrai, dit Christian.

— N'importe, monsieur Christian, reprit la jeune femme. Je le jure par tout ce que vous avez fait pour moi. Je jure qu'on me passera plutôt sur le corps que de toucher à une femme dont l'existence vous est chère; je vous jure de tuer Cador de mes mains, plutôt que de lui laisser toucher à un cheveu de sa tête!

— Je te crois, Martha, dit Christian ému de la sincérité enthousiaste avec laquelle la fille avait prononcé ces paroles, et en retour de la confiance que ta promesse m'inspire, je vais te donner un dernier conseil, et en même temps je t'offrirai la dernière condition à laquelle je consens encore à m'occuper de toi. Tiens ton serment, et bientôt je te mettrai à même de pouvoir quitter Paris; la vie de Paris est aussi mauvaise pour ta santé physique que pour ta santé morale. Tu te crois bien forte parce que tu as des nerfs; mais tu es faible, Martha, et si tu n'es pas déjà poitrinaire, tu es bien près de l'être. Tu retourneras, non pas dans ta ville natale, il est malheureusement trop tôt pour que tu puisses y rentrer, mais tu passeras une année ou deux dans quelque petite ville, au bord de la Méditerranée. J'ai des amis là-bas; je te ferai donner assez de travail pour pouvoir vivre salutairement au soleil; tu n'auras nulle inquiétude, nul souci. Et qui sait si, là-bas, tu ne trouveras pas quelque mari qui se fierà toi, connaissant tes épreuves et sachant comment tu en es victorieusement sortie. Je connais ton amour pour ton père. Est-ce qu'il ne

sera pas l'heure, dans deux années, d'être aimée à ton tour par tes enfants?

Depuis quelques instants, Martha avait baissé la tête sur sa poitrine, et des larmes coulaient silencieusement de ses yeux sur ses joues.

— Qu'as-tu, Martha? demanda Christian, étonné de cette émotion dont il attribuait la cause à une de ces crises nerveuses auxquelles les femmes succombent si souvent, sans pouvoir en connaître la cause.

La jeune femme garda le silence.

— Eh bien, Martha, reprit Christian, tu pleures! Pourquoi pleures-tu? La source des larmes n'est jamais impure! Réponds donc! Je te parlais de ton prochain départ, et tu as pleuré! Est-ce le regret de ne pas suivre mon conseil qui a causé tes larmes?

— Non! dit Martha.

— Qu'est-ce donc, Martha?

— Quand vous m'avez dit que vous ne vouliez plus vous occuper de moi, j'ai pensé à aller me jeter à l'eau ce soir!

— C'est la plus mauvaise pensée que tu pouvais avoir, Martha, dit avec sévérité le jeune homme. Et comment y as-tu renoncé?

— Parce que l'idée m'est venue de m'en aller un jour, comme vous me l'offrez à présent. Je ne pensais pas tout à fait au pays, mais je voulais aller me cacher dans les environs, à dix ou douze lieues de la Seyne.

— Voilà un courageux dessein, Martha; pourquoi l'abandonnes-tu?

— La jeune femme garda encore une fois le silence.

— Eh bien, Martha, pourquoi? répéta Christian.

— Parce que... dit vivement Martha, en s'arrêtant brusquement.

— Parce que tu aimes trop Cador pour l'abandonner, continua Christian. C'est cela, n'est-ce pas?

— Non, monsieur Christian! dit énergiquement la jeune fille. Non, ce n'est pas pour cela. Je n'aime plus Cador depuis ce qu'il a fait hier.

— Dis-tu vrai? Martha! s'écria vivement Christian, qui ne mit pas un instant en doute la sincérité de cette étrange fille, en qui les bons et les mauvais instincts étaient sensiblement répartis à égale dose.

— Je vous le jure par tout le respect que j'ai pour vous, monsieur Christian, répondit-elle avec conviction.

— Alors, Martha, si tu n'aimes plus Cador, tu n'as aucune raison pour ne pas partir à l'instant.

— J'en ai une, dit la jeune femme en branlant la tête lentement comme pour donner plus de force à son affirmation.

— Martha! tu mens encore.

— Oh! monsieur Christian, dit Martha en se cachant la figure avec ses mains, si vous saviez...

— Eh bien, dis-moi ce que je devrais savoir, si tu ne veux pas qu'en sortant d'ici la pensée ne me vienne que tout ceci n'est qu'une scène de comédie, et que tu m'as joué un nouveau tour de ta façon.

— Vous le voulez, monsieur Christian, dit résolument la Provençale.

— Je l'exige, Martha.

— Eh bien... répondit en hésitant la jeune femme, c'est à cause de vous... que je ne veux plus partir.

— Comment, à cause de moi? s'écria le jeune homme étonné.

— Oui, à cause de vous, monsieur Christian, répéta Martha.

— Explique-toi, Martha, car je ne devine pas ta pensée.

— Je désirais partir, reprit la Provençale, quand je croyais encore que madame la duchesse était morte; mais depuis que vous m'avez dit qu'elle était vivante et que sa vie pouvait être en danger, je désire rester, monsieur Christian, et je reste.

— Pauvre fille! murmura Christian dans une espèce d'aparté, non, les êtres ne sont pas indissolublement enchaînés au mal, et il y a encore une main à tendre au plus pervers!